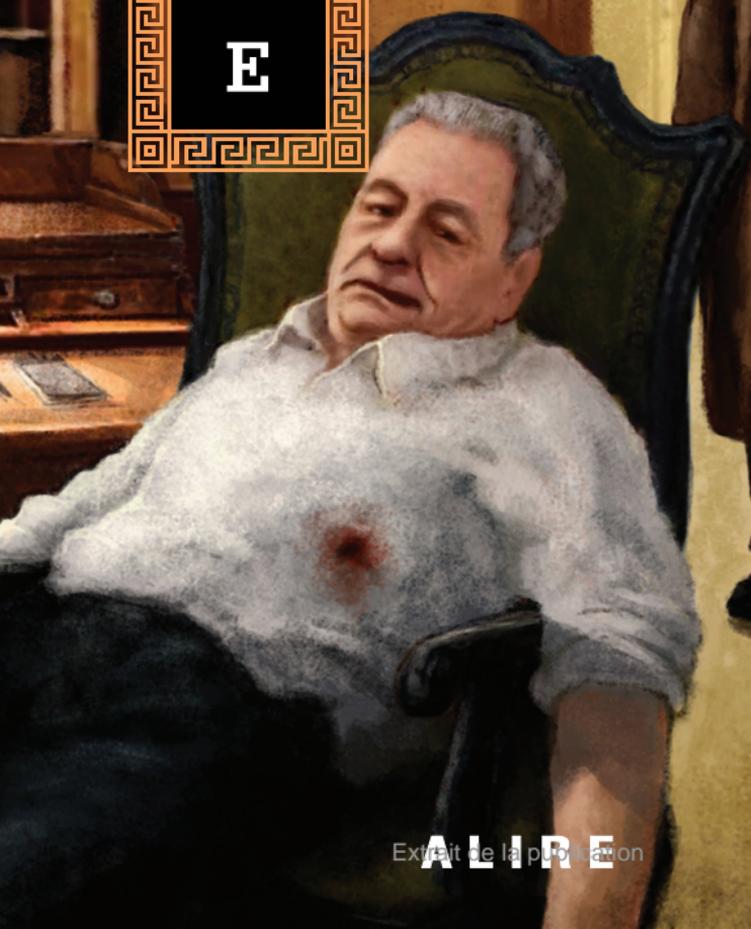


M
A
X
I
M
E

H
O
U
D
E

L'INFORTUNE DES BIEN NANTIS



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE MAXIME HOUDE...

« MAXIME HOUDE A UNE BONNE MAÎTRISE DE LA LANGUE AINSI QU'UN BON SENS DE LA NARRATION ET DU RYTHME. [...] ON SENT CHEZ CET AUTEUR UN RÉEL TALENT ROMANESQUE. »

Québec français

« RECONNAISSONS À MAXIME HOUDE UN SENS DU SUSPENSE MANIFESTE AINSI QUE LE DON DE CAMPER DES AMBIANCES TROUBLES, DE DONNER VIE À DES PERSONNAGES VIVANTS ET LES PLONGER DANS DES DILEMMES MORAUX QUI NE LAISSENT PAS LE LECTEUR INDIFFÉRENT. DE TOUTE ÉVIDENCE, HOUDE A LE POTENTIEL DE DEVENIR RAPIDEMENT L'UN DES MAÎTRES DU GENRE CHEZ NOUS. »

Alibis

« [...] MAXIME HOUDE A UN BON SENS DU RYTHME ET LA FACILITÉ DU CONTEUR NATUREL. »

Le Nouvelliste

« SON GRAND TALENT RÉSIDE PRINCIPALEMENT DANS LES AMBIANCES QU'IL RÉUSSIT À CRÉER PAR SA PLUME ALERTE ET LES DIALOGUES TRUCULENTS QU'IL PERMET AU LECTEUR DE SE METTRE SOUS LA DENT. »

Le Droit

« D'UN LIVRE À L'AUTRE, LA MANIÈRE DE MAXIME HOUDE S'AFFINE ET SE RAFFINE [...]. »

Le Libraire

L'INFORTUNE DES BIEN NANTIS

DU MÊME AUTEUR

La Voix sur la montagne. Roman.

Beauport : Alire, Romans 035, 2000.

La Mort dans l'âme. Roman.

Beauport : Alire, Romans 053, 2002.

Le Salaire de la honte. Roman.

Lévis : Alire, Romans 071, 2003.

Le Prix du mensonge. Roman.

Lévis : Alire, Romans 084, 2005.

Le Poids des illusions. Roman.

Lévis : Alire, Romans 112, 2008.

L'INFORTUNE DES BIEN NANTIS

MAXIME HOUDE



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: MARIE-FRANCE VEILLETTE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & MAXIME HOUDE

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

À C. B., décédé durant la rédaction de ce roman.

CHAPITRE 1

La première fois que je revis Paméla Du Sablon, c'était le jour de l'Armistice. J'étais au volant de la Graham, arrêté à un feu rouge au coin de Sainte-Catherine et d'une rue dont j'oublie le nom. Après plus d'une semaine de temps doux, le mercure avait chuté et il pleuvait de temps en temps. Une vraie journée d'automne. Quoi qu'il en fût, Paméla Du Sablon passa devant la calandre parmi d'autres piétons et jeta un regard en direction de la voiture d'un air absent, comme le font souvent les gens en traversant une rue. Une fois estompé le choc de l'apercevoir de l'autre côté du pare-brise, je fis mine de la saluer, mais au même moment elle détourna la tête et continua son chemin.

Elle n'avait pas changé depuis notre rencontre. Elle était toujours grande pour une femme et pas du tout pomponnée. Elle portait un imper froissé duquel dépassaient un pantalon et des souliers à talons plats. Ses cheveux brossés vers l'arrière découvraient son visage peu maquillé. Elle n'avait pas besoin de s'en mettre des couches, elle portait bien son âge. Il y en a certainement qui trouvaient à redire aux rides aux coins de ses yeux, mais moi, je ne voyais pas de quoi en faire un plat.

Un coup de klaxon retentit derrière moi. En levant le regard vers le rétroviseur, j'aperçus le conducteur

de la voiture qui me suivait gesticuler furieusement, comme si un essaim d'abeilles lui bourdonnait autour. Je redémarrai. J'étais en route pour mon bureau situé un peu plus à l'est, dans un immeuble qui ressemblait à une reproduction en miniature des gratte-ciel des villes américaines. Érigé dans l'ombre de l'édifice de la Sun Life, il n'avait qu'un seul ascenseur et ne comportait pas de marchand de tabac ni de kiosque à journaux. J'avais déjà logé dans un édifice plus spacieux qui offrait ces services, mais je pouvais très bien m'en passer. Il y avait un dépanneur tout près de chez moi. Si j'avais besoin de Grads, je n'avais qu'à m'y arrêter avant de me rendre au boulot. Quant aux manchettes du jour, il y avait la radio ou Emma. Ma fidèle secrétaire avait toujours une copie de *La Patrie* sur son bureau.

L'ascenseur me conduisit au troisième étage, où je franchis un couloir jusqu'à une porte qui comportait un carreau de verre dépoli. Un homme en bleu de travail, un genou posé sur le linoléum, inscrivait en noir sur le carreau la lettre K à l'aide d'un pinceau et d'un pochoir à la suite des lettres STAN COVELES. Très concentré sur son travail, il n'avait pas entendu le claquement de mes pas. Je me raclai la gorge pour attirer son attention. Il me céda le passage et j'entrai dans la salle d'attente qui comprenait une table basse et des chaises ainsi qu'un bureau. Derrière celui-ci, Emma montait la garde, même si elle ne faisait pas très intimidante avec son visage angélique et ses grands yeux bruns pailletés d'or.

— J'ai pensé que ça ferait plus professionnel, dit-elle en parlant de l'homme dans le couloir.

— Tu as pensé juste.

— Les travaux avancent bien ?

— Il n'a pas fait de faute en écrivant mon nom jusqu'à maintenant.

Je m'assis sur un coin du bureau et ramassai le journal. Les communistes faisaient toujours des leurs. En Chine, des combats se déroulaient entre les Rouges et les armées du gouvernement, tandis qu'en Allemagne les Russes menaçaient d'abattre les avions alliés qui voleraient hors des corridors au-dessus de Berlin. Parmi les nouvelles locales, on recherchait quatre types disparus lors d'une partie de chasse à Repentigny. Ils n'avaient pas donné signe de vie depuis quatre jours et l'on désespérait même de retrouver leurs cadavres. Deux jeunes hommes avaient aussi perdu la vie dans un accident à Les Cèdres. La seule bonne nouvelle était que le Père Noël s'en venait, une pub annonçait qu'il s'adresserait aux petits et aux grands le lendemain à la radio.

— Qu'est-ce que vous avez fait de votre soirée ? s'informa Emma tandis que je parcourais les grands titres.

— Pas grand-chose. Je me suis reposé en prévision de ce soir.

— Vous allez toujours au match ?

— Ouep. Maranda m'a passé un coup de fil, hier, pour confirmer.

— Chanceux. Qui c'est déjà, ce Maranda ?

— Un ami, enquêteur à la Sûreté provinciale.

— Ah oui, ça me revient.

Je me rendis à mon pensoir et m'installai à mon bureau. La pièce contenait aussi deux chaises pour les clients en plus d'un classeur vert olive. Le bas du rideau de tulle à la fenêtre était grisâtre parce que les locataires précédents avaient ouvert pour laisser entrer un peu d'air frais lors des journées chaudes.

Emma, qui m'avait suivi, appuya une épaule contre le cadre de la porte et croisa les bras et les chevilles.

— Le Canadien ne l'aura pas facile ! Chicago a fait un bon coup en allant chercher Jimmie Conacher et Bep Guidolin à Detroit, non ?

— Ce sont de bons attaquants.

— Guidolin est robuste, il a de bonnes mains...

— Oui, mais si un joueur fait la différence ce soir pour les Hawks, ce sera Sugar Jim Henry.

— Vous croyez qu'il est aussi bon que Durnan ?

— S'il avait des défenseurs comme Bouchard et Harvey devant lui...

— C'est vrai, acquiesça Emma. Le jeu défensif n'est pas seulement l'affaire du gardien.

— J.-P. Sarault n'aurait pas mieux dit.

— Merci pour le compliment.

Elle se redressa d'un coup de reins et retourna à son poste.

La journée fut aussi tranquille qu'une soirée dansante pour culs-de-jatte. Je songeai à Paméla Du Sablon. Je l'avais pour ainsi dire oubliée jusqu'à ce que nos routes se croisent quasiment. Son apparition avait ravivé des souvenirs qui n'étaient pas si vieux. Notre dernière rencontre remontait à ma dernière grosse enquête, l'été précédent, une affaire de meurtre pas mal tordue. Un couple bien nanti m'avait engagé pour tenter de découvrir ce qui n'allait pas avec leur fils. Au cours de mon enquête, j'avais abouti derrière les barreaux, victime d'un coup monté. J'avais dû en ramer un bon coup pour m'en sortir et démêler cette histoire, qui avait fait la une des journaux. Paméla Du Sablon n'avait rien eu à voir dans tout ça mais, en bavardant lors d'une soirée, elle m'avait refilé des informations qui s'étaient avérées utiles.

Au premier coup d'œil, elle m'avait paru différente des autres membres de sa confrérie de gens fortunés. Ceux-ci s'efforçaient de jouer le rôle qui venait avec leur statut, comme si tout leur argent leur donnait le droit de prendre des airs supérieurs. Mais Paméla Du Sablon ne jouait pas, elle, elle était restée terre à terre comme elle l'avait sans doute toujours été.

Elle était mariée à un type vigoureux d'environ quinze ans son aîné. Celui-ci menait grand train, surtout quand il avait un verre ou deux dans le nez, et semblait courir les jupons. Tandis que je les côtoyais, une question m'était venue à l'esprit : qu'est-ce qu'ils faisaient ensemble ? En l'observant mater ce mari tapageur et puéril, j'en étais venu à la conclusion que Paméla avait besoin de s'occuper d'un homme, comme c'est le cas chez certaines femmes. Je me demandai ce qu'il était advenu de ce drôle de couple depuis notre rencontre.



À l'occasion de l'Armistice, on avait peint un coquelicot au centre de la patinoire et deux soldats, un du régiment des Black Watch et l'autre du régiment de Maisonneuve, jouèrent le *Last Post*, *La Dernière Sonnerie*, avant la mise au jeu initiale. Ce fut un moment qui remua les entrailles. Tous les hommes dans le Forum avaient enlevé leur chapeau et on aurait pu entendre une mouche voler.

Dès le début du match, les joueurs des deux équipes patinèrent comme des enragés et distribuèrent allégrement les coups d'épaule. Au milieu de la première période, Howie Riopelle du Canadien frappa le défenseur McCaig du Chicago au menton. Ce dernier répliqua d'un coup de bâton et se retrouva au banc des pénalités, ce qui souleva la joie des onze mille spectateurs et la colère des Hawks. Puis, quatre minutes plus tard, Glen Harmon en rajouta en frappant Doug Bentley de Chicago à l'estomac au centre de la glace, un coup illégal qui envoya le défenseur de Montréal au cachot. Bentley, qui avait l'air mal en point, se releva cependant et resta à son poste lors de la reprise du jeu. Les huées et les insultes fusèrent de partout. Les esprits commençaient à s'échauffer.

Le Canadien ouvrit la marque à la dix-huitième minute, lors d'une punition à Bill Gadsby. Joe Carveth, posté devant le filet de Sugar Jim Henry, fit dévier une passe de Billy Reay derrière le cerbère des Hawks. Ces derniers pensèrent avoir créé l'égalité à la toute fin de la période, mais l'arbitre refusa le but : la lumière verte annonçant la fin de l'engagement avait scintillé avant que la rondelle pénètre dans le filet.

Le ton était donné pour le deuxième vingt. Les joueurs de Chicago tentèrent de jouer la carte de l'intimidation, mais le Canadien ne s'en laissa pas imposer. Fidèle à son habitude, le Rocket rudoya ses adversaires et fonça au filet comme une locomotive. À chacune de ses montées, les spectateurs se levaient d'un bond et hurlaient leur approbation. Le sergent-déTECTIVE Maranda ne tenait pas en place. Assis sur le bout de son siège, il encourageait son équipe à grands cris et se tournait sans cesse vers moi pour commenter tel ou tel jeu. Quand le capitaine Butch Bouchard retraits au vestiaire, blessé à la suite d'une mise en échec plus ou moins légale, il secoua la tête, dépité. Sans ce solide défenseur, les choses s'annonçaient mal pour la suite de la joute.

La dernière période vira à la foire d'empoigne. Après un arrêt de jeu, Bentley – encore lui – se mit à bousculer Elmer Lach. Ce dernier tenta de s'éloigner, mais Gadsby le rattrapa. Les deux belligérants laissèrent tomber les gants et se tapèrent sur la gueule sous les cris de la foule, tandis que leurs coéquipiers respectifs se crêpaient le chignon. Les deux joueurs des Hawks et Lach aboutirent au cachot. Un spectateur invectiva alors Gadsby, qui répliqua. Toutes les têtes dans le Forum se tournèrent aussitôt vers les deux hommes et, quand Gadsby fit mine d'agripper le spectateur, des amateurs assis tout près bondirent de leur siège pour lui venir en aide. Les deux bancs des

joueurs se vidèrent en un clin d'œil et les hockeyeurs traversèrent la patinoire en direction de la mêlée. Même Bouchard, qui avait troqué son uniforme pour un costume-cravate, y ajouta son grain de sel. La foule en colère lança aux belligérants tout ce qui lui tomba sous la main, des journaux roulés en cylindre, des contenants de maïs soufflés et j'en passe. Maranda, les yeux rivés sur la scène, semblait au bord de la crise d'apoplexie. Je lui agrippai un bras, au cas où il céderait à l'envie d'intervenir qui le tenaillait sûrement.

Un groupe de constables et des placiers réussirent à rétablir l'ordre et, après de longues minutes, le match reprit. Le Canadien, qui jouissait d'un avantage numérique de cinq minutes à la suite de tout ce brouhaha, en profita pour enfileur trois buts et s'assurer la victoire. D'abord, Norm Dussault marqua à l'aide d'un tir frappé dans le coin du filet, puis Riopelle compléta une belle pièce de jeu de Doug Harvey et, finalement, Carveth, comptant son deuxième but de la soirée, enfonça le dernier clou dans le cercueil des Hawks. Ces derniers évitèrent l'humiliation avec un but à la toute fin, qui priva Durnan d'un blanchissage.

À l'issue de la partie, on se pressa sur le trottoir en compagnie des autres amateurs. Les voitures défilaient pare-chocs à pare-chocs dans Sainte-Catherine sous les ampoules multicolores des enseignes. Il faisait bon prendre un grand bol d'air après avoir respiré l'air saturé du Forum.

— Quel match ! lança Maranda tandis qu'on marchait en direction de la rue Atwater. On se serait crus à un combat de lutte.

— L'action ne manquait pas, en effet.

— Les Hawks ont voulu jouer les matamores. Bien fait pour eux. Ils auraient dû savoir qu'on ne se laisse jamais intimider !

— Vous croyez que Bouchard sera rétabli pour le prochain match ?

— C'est un dur, répondit Maranda d'un air convaincu. Il sera en uniforme, vous verrez.

— On va prendre un café quelque part ?

— Je suis assez énervé comme ça. Si je prends un café en plus, je ne dormirai pas pendant trois jours !

Je lui tapotai l'épaule.

— Vous prenez ça trop à cœur. C'est mauvais pour votre santé.

— Je n'y peux rien, expliqua-t-il, j'ai la piqûre depuis que mon père m'a amené voir une partie à l'aréna Mont-Royal. J'avais neuf ou dix ans à l'époque. Vous souvenez-vous de l'aréna Mont-Royal ?

— Ouais, au coin des rues Mont-Royal et Saint-Urbain.

— Torrieu, ça ne nous rajeunit pas...

— Tenez, avant que j'oublie, dis-je en fouillant dans ma poche. C'est pour mon billet.

Je tendis les un dollars cinquante à Maranda. Il protesta, mais je lui rappelai qu'il avait payé la dernière fois et il finit par les accepter.

On poursuivit notre chemin jusqu'à Atwater.

— Bon, eh bien, c'est ici que nos routes se séparent, annonça-t-il. Je suis stationné un peu plus haut.

— Certain pour le café ?

— Certain. Je dois me lever aux aurores demain. Mon bureau croule sous la paperasse en retard. Bonne fin de soirée, mon vieux.

— *Ciao!* À la prochaine.

On se serra la pince et il s'éloigna, les mains au fond des poches, la tête rentrée dans les épaules. Je partis dans la direction opposée. Maranda était une des rares personnes qui était davantage qu'une simple connaissance. J'imagine qu'il n'aurait pu en être autrement. Je l'avais croisé lors d'une enquête et, au début, j'avais senti qu'il ne m'aimait pas beaucoup, mais je n'en avais pas fait de cas, les flics en général

ne me portant pas dans leur cœur. On avait fini par bien s'entendre et, une fois l'enquête bouclée, on était partis chacun de notre côté. Ce n'est qu'après la mort de mon épouse, alors que j'étais au bord du gouffre – ou plutôt au fond de celui-ci – qu'on s'était croisés par hasard. Il m'avait alors tendu la main et j'avais découvert qu'il portait les mêmes cicatrices. Grâce à ses bons soins, j'avais fini par reprendre le dessus. On avait gardé le contact depuis cet épisode.

La Graham était là où je l'avais garée. Je me glissai au volant et enfonçai le démarreur dans le tableau de bord. Mon lit douillet m'attendait.



Une femme dans la vingtaine, Carmen Grandmont, se présenta à mon bureau au début de la semaine suivante. Elle s'avança d'un pas hésitant en parcourant la pièce. Elle avait l'air intimidé, effrayé à la limite, mais je ne pouvais croire que le mobilier défraîchi en était la cause. En détaillant ses vêtements chers et ses bijoux, j'en déduisis qu'elle provenait d'un coin huppé de la ville, qu'elle avait des petits ennuis, gros comme une montagne à ses yeux, et qu'elle me rendait visite en désespoir de cause.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? lui demandai-je quand on fut assis.

Elle baissa la tête et garda le silence.

— Ce sera difficile de vous aider si vous me cachez la raison de votre visite.

Elle hésita encore avant de déballer son sac. Elle était victime d'un chantage. La semaine précédente, elle avait oublié un collier chez un ami et ce dernier refusait de le lui rendre, à moins qu'elle couchât avec lui.

— C'est nouveau, ça. Habituellement, ils demandent de l'argent. Ceci dit, vous devriez surveiller vos fréquentations.

— En fait, c'est un ami d'une amie, expliqua madame Grandmont en gardant la tête baissée. Cette dernière m'a forcé la main pour que je l'accompagne chez lui. Il donnait une fête. Au courant de la soirée, j'ai eu un malaise et j'ai été à la salle de bains. Quand je me suis sentie un peu mieux, j'ai demandé à ma copine de me ramener à la maison et j'ai oublié le collier. Je l'avais enlevé le temps de...

Elle laissa sa phrase en suspens, mais je devinai qu'elle avait été malade parce qu'elle avait trop bu.

— Votre mari est au courant ? poursuivis-je en me doutant de la réponse.

— Non. Voyez-vous, Wilfrid m'avait défendu d'assister à la fête. Il n'aime pas que je sorte sans lui. Il est très jaloux. L'ennui, c'est qu'il est malade. Si je ne sortais pas en cachette, je passerais tout mon temps enfermée dans la maison.

Je commençais à saisir le tableau. Une petite écervelée épouse un homme âgé et mal en point, mais la pauvre s'ennuie et raconte des bobards à son gardien pour quitter sa cage dorée pendant quelques heures, ce qui fonctionne jusqu'à ce qu'un individu louche apparaisse dans le décor et retourne la situation contre elle pour arriver à ses fins. Un classique.

— Comment s'appelle l'ami de votre amie ?

— Arturo. J'ignore son nom au complet...

Le visage de madame Grandmont se contracta et sa lèvre inférieure se mit à trembloter, comme si elle allait pleurer.

— Ça va, je réussirai bien à le retrouver quand même, dis-je à ma cliente. Vous savez où il habite ?

— Dans un immeuble, à Notre-Dame-de-Grâce.

— Vous avez l'adresse ?

Elle hocha la tête avec empressement, farfouilla dans son sac à main et me tendit un bout de papier.

— Il y a un numéro où je peux vous joindre ?

— Non, pas de téléphone, répondit-elle d'un air à la fois inquiet et ennuyé.

— C'est vrai, à cause de Wilfrid...

— Je vais revenir en fin de journée, disons à quatre heures et demie ?

— D'accord. Ça me donnera le temps de rendre visite à ce cher Arturo. À quoi ressemble votre collier ?

— Il est fait de perles blanches et dorées, avec un fermoir en or. Il est unique. Wilfrid l'a fait monter spécialement pour moi.

— Parfait. Pour mes honoraires, qui va les payer si vous désirez que votre mari reste à l'écart ?

— C'est moi. Wilfrid me donne une allocation chaque semaine.

— Dans ce cas, je vais prendre dix dollars tout de suite.

Carmen Grandmont fouilla de nouveau dans son sac et me tendit deux billets de cinq. Je les empochai et la reconduisis à la porte en lui offrant des paroles rassurantes. Elle semblait en avoir besoin.

— On se reparle en fin de journée, lui dis-je pour conclure. Emma...

Ma secrétaire prit le relais. J'enfilai mon veston, drapé sur le dossier de ma chaise, et pris mon feutre que j'avais posé sur le téléphone.

Emma me rejoignit.

— Notre premier client ?

— Eh oui.

— Hourra ! lança-t-elle en tapant des mains.

Si elle avait su de quoi il retournait, elle aurait été pas mal moins excitée. Mais c'était un début.



Je rejoignis Notre-Dame-de-Grâce par le boulevard Décarie, qui scindait en deux ce quartier du sud-ouest

de la ville. En apercevant l'Orange Julep, ou la Boule Orange comme certains avaient surnommé le populaire snack-bar, je décidai de m'y arrêter pour manger un morceau. Après avoir avalé deux hot-dogs, une frite et un Coke, je me mis à la recherche de l'adresse d'Arturo. L'immeuble où il créchait se dressait en bordure du boulevard. On accédait à l'entrée, située en retrait, en franchissant deux colonnes surmontées par des gargouilles aux crocs acérés. Ces bêtes jugèrent que je n'étais pas dangereux car, à mon passage, elles restèrent sur leur perchoir.

Dans le hall, j'examinai les boîtes postales au mur. Celles-ci m'apprirent qu'un certain Arturo Celi habitait au 32. Je me dirigeai vers l'ascenseur en écoutant le clac-clac de mes pas résonner sur le linoléum frais ciré. C'était un immeuble au-dessus de la moyenne et je me demandai quel métier exerçait Arturo pour payer son loyer.

Devant l'ascenseur, une mère et son bambin faisaient le pied de grue.

— Prenez le couloir à votre gauche, répondit la femme quand je lui demandai où se trouvait le 32. Ce sera la quatrième ou la cinquième porte.

Ce fut la quatrième. J'enfonçai la sonnette en ivoire à côté du cadre et attendis. Rien. Je pressai de nouveau le bouton en le tenant enfoncé de longues secondes, puis collai une oreille contre la porte. Derrière celle-ci, des pas retentirent.

— *Sì* ? fit un homme à moitié endormi.

— Un colis pour vous, m'sieur Celi.

— Oune colis... ?

Le type défit la chaînette, entrouvrit la porte. Je me faufilai à l'intérieur en jouant de l'épaule et refermai la porte. Celi, qui n'avait pas eu le choix de reculer, me dévisageait d'un air méchant. Il portait un peignoir en satin rouge. Ses initiales, AC, étaient brodées en noir sur la pochette.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? voulut-il savoir.

Je n'étais guère impressionné. Un poids plume qui affiche la dégaine d'un poids lourd reste un poids plume.

— Faut qu'on se parle, Arturo.

— À propos?...

— D'un malentendu. Du moins, je l'espère pour toi.

— Jé né vous souis pas, répondit-il d'un air méfiant.

— Assoyons-nous. Je vais te mettre au parfum.

Il esquissa une moue, haussa une épaule.

— Bon, d'accord. Jé vous sers oune café? Moi, il mé faut toujours oune dose de caféine quand jé mé lève.

Je consultai ma montre. Il était près d'une heure et demie.

— Laisse faire le café. Je suis ici par affaires.

— Dans cé cas, on passe au salon?

Celi désigna d'un geste théâtral la pièce derrière lui. Elle était décorée avec goût, mais pas le mien. Le mobilier en cuir devait avoir coûté une fortune, mais n'en avait pas l'air confortable pour autant. Les fibres du tapis me chatouillèrent les mollets tandis que je me dirigeais vers un fauteuil. Il y avait un peu partout des verres vides et des plateaux où gisaient des amuse-gueules.

— Désolé pour lé désordre, l'ami, s'excusa mon hôte. Il y a eu oune pétite fête, ici, hier soir.

Le parfum des invitées et la lotion après-rasage de leur cavalier flottaient toujours dans l'air. En plus de la fumée des cigares et des cigarettes et des effluves d'alcool, l'odeur qui résultait de ce mélange tombait légèrement sur le cœur.

Celi se laissa choir dans un canapé, face à moi, et poussa un long bâillement. Ses cheveux noirs étaient encore figés dans le Brylcreem qu'il s'était généreusement appliqué la veille. Il avait un air vaguement

italien, avec son teint hâlé et sa moustache fine comme un cheveu. Ça collait avec l'image que je m'étais faite de lui, une sorte de Casanova de pacotille qui organisait des soirées au cours desquelles il séduisait de jolies convives. Il devait vivre grâce à diverses combines et à un héritage ou une rente quelconque.

— Alors, qué mé vaut l'honneur de votre visite, monsieur... ?

— Coveleski. Je suis détective privé et...

— Comme dans les livres ?

L'idée semblait l'amuser. Il souriait de toutes ses dents, plus blanches que blanches dans son visage basané.

— Comme dans les livres et dans les films, aussi. Pour en revenir à la réalité, j'ai reçu la visite d'une certaine madame Grandmont, ce matin. Carmen Grandmont. Ça te dit quelque chose ?

— On s'est déjà croisés, elle et moi ?

— Ici même, la semaine dernière.

— Hum, fit-il en levant les yeux au plafond.

— C'est une brunette dans la vingtaine, assez bien roulée, chic de sa personne. Elle a les yeux verts. Elle accompagnait une autre fille que tu connais bien.

— Non... non, jé né mé rappelle pas.

Il sourit d'un air plein de sous-entendus et esquissa un geste vague de la main en ajoutant :

— Vous savez, jé rencontre tellement de membres de la gent féminine...

— Toutes mes félicitations.

— Cette Carmen Grandmont m'a l'air d'un joli petit nouméro. J'aimerais bien faire sa connaissance.

— Tu as déjà fait sa connaissance.

— Mais puisqué jé vous dis...

— Ne joue pas les idiots, Arturo, le coupai-je. C'est elle qui m'a donné ton adresse. Elle est venue ici la semaine passée. Tu le sais très bien.

Celi se pencha vers la table basse entre nous deux. Il prit une cigarette dans un coffret et l'inséra dans un fume-cigarette qu'il pêcha dans la pochette de son peignoir. C'était le genre de type à utiliser un fume-cigarette.

— Bon, d'accord, concéda-t-il après avoir allumé sa cigarette à l'aide d'un briquet assorti au coffret. Elle était ici. Et alors ?

— En partant, elle a oublié un collier. Elle veut le ravoir, mais tu refuses de le lui donner à moins qu'elle couche avec toi.

— C'est ridicule. Vous avez crou à ces bobards ?

— Tu l'as, ce collier ?

— Bien sûr que non ! Jé crois qu'on vous a méné en bateau, l'ami.

— Tu crois que Carmen Grandmont est débarquée dans mon bureau pour me raconter des salades ?

— C'est oune femme qui s'ennouie, comme bien des femmes mal mariées, expliqua mon hôte. Cette histoire dé chantage, c'est tout ce qu'elle a trouvé pour sé divertir.

— Je ne pense pas. Elle avait l'air au bord de la panique.

— Elle a dé talents d'actrice, voilà tout.

Celi souffla une plume de fumée vers un coin du plafond, croisa les jambes et, la tête appuyée au creux de la main, fixa le vide. Il avait l'air de s'ennuyer.

— Ça te dérangerait si je fouillais l'appartement ? repris-je.

— Si.

— Je croyais que tu n'avais rien à te reprocher.

— Mais jé n'ai rien à me reprocher, l'ami.

— Dans ce cas, pourquoi refuser de coopérer ?

— Eh bien, avant tout, rien ne mé prouve que vous êtes vraiment oune détective privé ou oune quelconque représentant de la loi.

— J'ai une carte, si ça peut te rassurer.

— Ce serait oune début.

Je sortis mon portefeuille et produisis une carte, que je lui tendis par-dessus la table.

— Satisfait ?

— Pas du tout, répondit-il en l'examinant. N'importe qui peut obtenir oune carte comme celle-là.

— Que ça te plaise ou non, je jette un œil ici-dedans.

Je me levai et me dirigeai vers une table dans un coin. J'ouvris le tiroir, farfouillai à l'intérieur. Il y avait un carnet d'adresses tout écorné, un coupe-ongles et quelques limes ainsi que des stylos et un bloc-notes.

— J'appelle la *polizia*, annonça Celi derrière mon dos.

— Vas-y.

— Vous croyez que jé n'en ai pas le *guts* ?

— Le *guts* ? répétai-je. Tu perds ton accent, Arturo... à moins que ce ne soit Arthur ?

Je portai mon attention sur un bureau où s'égalait un sous-main très élégant, avec une lampe de banquier et du matériel pour écrire. Je m'assis et entrepris de fouiller les tiroirs. Ils contenaient tout un bric-à-brac, mais pas de collier. Faut dire que je ne poussai pas les recherches à fond. Je désirais seulement que mon hôte perde patience et mette sa menace à exécution.

Une fois que j'eus terminé, je repoussai la chaise.

— Où est la chambre ? demandai-je à Celi qui s'était levé.

Ce dernier écrasa sans se presser sa cigarette au fond d'un verre et ajusta la ceinture de son peignoir.

— J'appelle la *polizia*, répéta-t-il d'un ton ferme.

— Bonne idée. Je vais en profiter pour leur glisser un mot sur la mésaventure de madame Grandmont.

— Cé sera ma parole contré la sienne.

— Bonne déduction. La chambre ?

— Par là, répondit Celi en indiquant un couloir.

Il avait du cran, je devais lui donner ça.

Je m'engageai dans un passage moqueté et croisai en chemin une porte entrouverte sur une petite salle de bains. La chambre était au fond. Avant d'y entrer, je jetai un œil à l'autre bout du passage en direction du salon. Celi, assis dans le canapé, installait le téléphone sur ses genoux.

Les rideaux fermés plongeaient la pièce dans la pénombre, comme si le jour ne s'y était pas levé. Les draps en satin du grand lit étaient défaits et les oreillers, tout écrasés. Casanova n'avait pas passé la nuit seul. À côté du lit, une bouteille reposait dans un seau à glace dont les glaçons avaient fondu. Sur la table de nuit, il y avait deux coupes et, derrière, un téléphone.

Je décrochai le combiné en tenant le plongeur enfoncé d'une main. Celi avait pris la ligne.

— Allô ? La *polizia* ? fit-il d'une voix assez forte pour que je l'entende du salon. Il y a oune intrus chez moi. Envoyez des agents lé plous vite possible !

Il termina en donnant son adresse, puis la ligne qui bourdonnait dans mon oreille se tut avec un claquement sec.

Je remis le combiné sur son support et attendis. Bien vite, des pas retentirent dans le couloir. Celi apparut dans l'embrasure de la porte et se planta dans celle-ci, les jambes bien écartées, les mains dans les poches de son peignoir.

— Jé viens d'appéler la *polizia*, déclara-t-il fièrement.

— Je sais, j'ai entendu.

J'agrippai la bouteille par le goulot, fit mine de m'intéresser à l'étiquette.

— Elle séra ici d'oune minoute à l'autre, ajouta Celi.

— Je vais te tenir compagnie en l’attendant.

— Vous allez... ?

Il sortit les mains de ses poches en vacillant sur place. Il affichait soudain une mine déconfite et effrayée. La situation prenait une tournure inattendue. C’était le contraire pour moi. Le poisson avait mordu à l’appât.

— N’essaie pas de jouer au plus fin, Arturo, lui dis-je. Tu n’as pas appelé les flics. J’ai écouté sur la ligne avec le téléphone ici, il n’y avait personne au bout du fil.

Il lança un regard vers la table de nuit, déglutit avec peine. Je remis la bouteille dans le seau et m’approchai de Celi.

— La plaisanterie a assez duré. Rends-moi le collier de madame Grandmont.

— Jé né l’ai pas...

— Si, tu l’as. C’est la première fois que ton petit stratagème se retourne contre toi, n’est-ce pas ? Les autres fois, les femmes étaient bien contentes de payer ou de coucher avec toi pour éviter le scandale. Mais pas ce coup-ci. C’est dommage pour toi. Allez, donne.

— Mais puisque jé vous dis...

Même si je répugnais à toucher à ce rat gluant, je l’agrippai par l’encolure de son peignoir et l’épinglai au mur en le soulevant de terre. Sous la surprise, ses cils battirent l’air. Je ne faisais pas que jouer les durs. J’en avais ras le bol de son petit numéro.

— Donne-moi le fichu collier, Arturo, grognai-je en approchant mon visage du sien, sinon je les appelle, les policiers. C’est fini, la *comedia*. Tu n’es pas plus Italien que mes fesses. Ton personnage de séducteur avec le bel accent et les belles manières, ça ne marche pas avec moi. C’est rien que pour emboîmer les bonnes femmes, ce truc-là. Si la police porte des accusations contre toi, combien de tes victimes vont se manifester, hein ? Dix, quinze, vingt ?

L'imposteur commençait à transpirer. Des gouttelettes de sueur perlaient sur son front et sur sa lèvre supérieure. Il exhiba sa dentition immaculée en un sourire arrogant.

— Envoie, appelle-les, les bœufs. Je vas leur raconter comment t'as rentré icitte en te prenant pour un détective pis comment t'as essayé de me soutirer de l'argent avec ton histoire de collier volé !

S'il avait perdu son accent, il avait encore pas mal de cran.

Je décidai d'y aller avec la manière forte. C'était bien souvent le seul moyen de faire entendre raison à des petits rigolos dans son genre.

Je le giflai coup sur coup du plat et du revers de la main, puis le soulevai de terre et le projetai violemment en direction du lit, sur lequel il s'écrasa comme une poupée désarticulée. Avant qu'il se remette du choc, je bondis sur lui en agrippant la bouteille par le goulot au passage et l'immobilisai sur le dos. Sans le lâcher, je fracassai la bouteille contre un coin de la table de nuit et approchai le tesson à quelques centimètres de son nez.

— On va faire un marché, Arturo, lui proposai-je. Tu me remets le collier de madame Grandmont et tu gardes ton pif. Si ton beau visage perdait un morceau, t'aurais beaucoup moins de succès avec la gent féminine, qu'est-ce que t'en penses ?

Deux ou trois bonnes secondes s'écoulèrent avant qu'il acquiesce. Je crus qu'il allait vomir tellement il avait peur. Le pauvre, il tremblait comme une feuille, la sueur inondait son visage verdâtre.

— Ma... ma... marché conclu, réussit-il à articuler.

— Parfait. Va chercher le bijou. Et ne t'avise pas de faire le malin, je t'ai à l'œil et j'aime bien te frapper.

Je le laissai se relever. Il referma l'encolure de son peignoir et resserra la ceinture en soutenant mon

regard d'un air arrogant. C'était surtout son orgueil qui semblait en avoir pris un coup.

Celi ouvrit la penderie où il rangeait ses beaux costumes, posa un genou par terre. Au fond s'empilait tout un bric-à-brac : des chaussures, une raquette de tennis, des coussins, un sac de voyage et divers trucs. Je surveillai Arturo de près, tandis qu'il fouillait là-dedans, au cas où il y aurait dissimulé un revolver. Mais la seule arme avec laquelle il aurait pu m'attaquer était la raquette, et j'aurais sûrement été en mesure de contrer son revers.

Il finit par poser une boîte de chaussures en équilibre sur son genou replié, souleva le couvercle. Un collier en tout point identique à celui que m'avait décrit ma cliente s'y trouvait. Arturo se redressa, pivota et me tendit le bijou.

— C'est *too bad*, dit-il en m'observant l'empocher. J'aurais bien aimé me la taper, cette fille-là... Pis toi ? Tu vas te la faire ?

Il esquissait un petit sourire en coin, les mains au fond de ses poches.

Je lui écrasai mon poing sur la gueule. Il tomba à la renverse au fond de la penderie, à moitié enseveli sous des chemises et des pantalons qu'il entraîna dans sa chute, complètement K.-O.

Là-dessus, je tournai les talons et me reconduisis à la porte.



Je rentrai au bureau en milieu d'après-midi.

— Vous avez une visiteuse, m'annonça Emma.

— Une autre cliente ?

Elle secoua la tête.

— Madame Carmen Grandmont.

— Ça tombe bien, j'ai de bonnes nouvelles pour elle.

— Elle vous attend.

Je franchis la porte menant à mon pensoir. Elle était à la fenêtre et me tournait le dos. En entendant mes pas, elle pivota et vint à ma rencontre en tenant son sac devant elle, comme si elle désirait se protéger des mauvaises nouvelles que je pourrais lui annoncer.

— Je sais que je suis ici plus tôt que prévu, s'écria-t-elle presque, mais je n'en pouvais plus d'attendre !

— Ça va. Asseyez-vous.

Elle prit place sur la chaise des visiteurs, les fesses au bout du siège et les chevilles réunies, comme si elle s'apprêtait à bondir sur ses pieds.

— J'ai rencontré le sympathique Arturo, commençai-je en m'appuyant contre le bureau, face à ma cliente. Tenez...

Je pêchai ses perles au fond de ma poche et les lui tendis. Elle les recueillit au creux de ses mains, les examina avec des yeux brillants.

— Il a entendu raison, comme vous pouvez le constater.

Elle leva son visage vers moi. Elle était heureuse. Et soulagée, surtout.

— Comment vous avez fait ?

— Disons qu'il a eu besoin d'un peu d'encouragement. Mais il a fini par comprendre.

— Donc, tout est terminé ? Il ne va plus m'em-bêter ?

— Pas s'il a une once de cervelle.

Carmen Grandmont examina son collier un autre moment avant de le ranger précieusement dans son sac à main.

— Combien je vous dois, monsieur Coveleski ?

Je lui demandai dix dollars ; en plus de l'autre qu'elle m'avait remis, ça ferait vingt dollars, soit mes honoraires habituels pour une journée de boulot. Mais madame Grandmont était si contente qu'elle insista

pour ajouter un cinq de plus. Je ne la contredis pas. Après m'avoir remercié chaleureusement, elle prit congé. Emma la reconduisit à la porte et revint.

— Tout est bien qui finit bien, on dirait.

— Oui, tout est bien qui finit bien, répétais-je en songeant aux billets dans ma poche. Assieds-toi, je te raconte.



Je recroisai Paméla Du Sablon la semaine suivante, à la Pharmacie Montréal, la plus grande pharmacie de détail du monde, comme le mentionnaient les publicités dans les journaux. J'avais remarqué le matin, en sortant le rasoir et le tube de crème à raser Colgate, que je n'avais plus d'aspirines et j'avais étiré mon heure de lunch pour m'en procurer. Paméla examinait les rayons d'une tablette, perdue dans ses pensées. Elle se sentit sans doute observée, car elle releva la tête et me dévisagea d'un air d'abord ennuyé. Puis elle fouilla son esprit – mon visage lui disait quelque chose – et l'effort déployé lui fit froncer les sourcils. Quand elle finit par me reconnaître, ses traits se détendirent et elle sourit sans dévoiler ses dents. Somme toute, un sourire réservé. On échangea des banalités de circonstance, puis elle me fit remarquer :

— Je me doutais bien qu'on finirait par se croiser de nouveau.

— Sous ses airs de grandeur, Montréal est une bien petite ville. Comment allez-vous ?

— Bien.

— Certaine ?

— Oh ? fit-elle en haussant un sourcil.

J'indiquai le panier qu'elle avait au bras et son contenu, du sirop et des pastilles pour la gorge Naps.

— Rassurez-vous, monsieur Coveleski, je ne fais que regarnir les rayons de ma pharmacie.

— Ah bon.

— À ce temps-ci de l'année, vaut mieux ne manquer de rien. Et vous ? s'informa-t-elle en parlant de la bouteille d'aspirines que je tenais à la main. Mal de bloc ?

— Mes stocks étaient à zéro, tout simplement.

— Me voilà rassurée.

— Quoi de neuf depuis l'arrestation des Vaucaire, le procès et tout le reste ?

Les Vaucaire étaient ce couple qui avait fait appel à mes services, l'été précédent. Paméla Du Sablon et son mari étaient des amis de la famille.

— Pas grand-chose, répondit-elle dans un soupir. J'ai passé le plus clair de mon temps à essayer d'oublier toute cette histoire.

— Vous avez eu des nouvelles du fils, Pierre-Paul ?

— Non, aucune.

— Dommage.

— Vous vous êtes fait du souci pour lui ?

— Ça m'est arrivé de songer à lui, de me demander comment il ferait pour passer au travers.

— Je suis certaine que le temps a fait ou fera son œuvre, monsieur Coveleski. Et puis, à son âge, on a toute la vie devant soi !

— J'espère que vous avez raison. Comment va votre mari, le cher docteur ? demandai-je en changeant de sujet.

— Le cher docteur se porte à merveille.

— Lors de notre dernière rencontre, il était pas mal imbibé.

— Ça lui arrive parfois.

— Parfois ?...

— Parfois, souvent, de temps en temps... Je ne tiens pas de statistiques.

— Vous n’êtes pas trop courbaturée ?

— Oh, mais j’ai cessé de le ramener à la maison sur mon dos.

— Ah bon ? Comment vous y prenez-vous, maintenant ?

— Je l’installe dans une brouette, que je tire derrière la voiture.

— Le docteur doit apprécier.

— Généralement, il a dégrisé à notre arrivée – surtout quand il pleut, il pleut, bergère.

Paméla Du Sablon consulta la montre à son poignet.

— Vous m’excuserez, mais je vais passer à la caisse. J’ai un rendez-vous et je suis déjà en retard.

J’allai payer moi aussi. Après avoir déboursé les dix-huit cennes pour les aspirines, je raccompagnai Paméla Du Sablon à sa voiture, un coupé Plymouth jaune pâle à la capote brune. Après qu’elle se fut glissée au volant, je refermai la portière et me penchai pour voir à l’intérieur de l’habitacle.

— Ce fut très agréable de vous revoir, monsieur Coveleski, dit-elle après avoir mis le contact.

— Agréable, mais bref.

— C’est vrai que ce fut court. Dites-moi, votre bureau est situé dans le coin ?

— À une dizaine de minutes d’ici.

— J’aimerais bien le visiter un jour. Vous avez une carte ?

J’en avais une. Je la sortis de ma pochette de veston et la lui tendis. Elle examina le recto, puis le verso. Il n’y avait rien au verso.

— Très professionnel, songea-t-elle tout haut. Stan... C’est votre prénom complet ?

— En fait, c’est Stanislas.

— Comme le saint ?

— J’ignorais qu’il existe un saint Stanislas.

— Eh oui. Je me demande ce qui lui est arrivé.

— Il a peut-être fini dans la marmite d'une tribu de cannibales.

— Peut-être. Au revoir, monsieur Coveleski.

— Au revoir.

Elle enfonça l'accélérateur et la Plymouth s'immergea dans le flot de la circulation.



Les affaires commencèrent à tourner lentement. À la fin du mois, je m'occupai d'une couple d'enquêtes qui, à défaut d'être aussi fertiles en action que ma rencontre avec Arturo Celi, me permirent de garnir mon portefeuille.

La Bank of Montreal embauchait de nouveaux employés et, comme ceux-ci auraient entre les mains des renseignements confidentiels, elle voulait s'assurer de leur honnêteté.

— Le lien de confiance entre la banque et ses clients est primordial, pontifia le responsable du dossier au *main office* de la rue Saint-James en frappant son bureau du tranchant de la main pour appuyer chacun de ses mots. Si un seul employé se livrait à des malversations, c'est l'institution au complet qui en souffrirait.

Je soufflai un rond de fumée vers un coin du plafond et opinai du chef. Le responsable était un jeune homme *clean cut* qui prenait son rôle au sérieux, peut-être un peu trop. Afin de préserver le lien de confiance entre la banque et ses clients, enchaîna-t-il, mon job et celui d'une poignée d'enquêteurs serait de vérifier les indications fournies par chaque candidat : son état civil, sa formation, ses emplois passés. Bref, rien de compliqué. Une partie du travail pouvait même s'effectuer au téléphone. De plus, le salaire était pas



MAXIME HOUDE...

... est né à Montréal en 1973. Après avoir touché entre autres à la philosophie, à l'histoire et à l'histoire de l'art, il opte pour la traduction. C'est en complétant des études dans ce domaine à l'Université de Montréal qu'il se lance dans l'écriture des enquêtes du détective montréalais des années quarante, Stan Coveleski, qui compte à ce jour six volumes. Sa passion pour l'histoire militaire, en particulier la Seconde Guerre mondiale, lui a aussi inspiré quelques nouvelles. Quand il n'écrit pas, il travaille comme aide-bibliothécaire. Il habite la métropole québécoise avec son épouse et deux chats.

L'INFORTUNE DES BIEN NANTIS
est le cent soixante-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en septembre 2011
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« SON GRAND TALENT RÉSIDE PRINCIPALEMENT DANS LES AMBIANCES QU'IL RÉUSSIT À CRÉER PAR SA PLUME ALERTE ET LES DIALOGUES TRUCULENTS QU'IL PERMET AU LECTEUR DE SE METTRE SOUS LA DENT. »

LE DROIT

L'Infortune des bien nantis

Alors qu'il tente de relancer sa carrière de détective privé en acceptant tous les petits boulots qui lui sont proposés, Stan Coveleski continue de reprendre goût à l'existence grâce à son ami Maranda, enquêteur à la Sûreté provinciale. Mais c'est Paméla, l'épouse du docteur Du Sablon, qui donne un coup d'accélérateur à sa petite vie tranquille quand elle l'invite à l'une des soirées mondaines qu'elle et le docteur organisent régulièrement.

Incorrigible séducteur et buveur impénitent, Du Sablon se montre toujours désagréable pendant ces soirées, au grand dam de Paméla. Quand celle-ci surgit en pleine nuit chez Coveleski avec un pistolet dans son sac à main, le détective craint le pire... et, de fait, le docteur a été tué d'une balle en plein cœur.

Dès le début de l'enquête, les policiers tiquent sur la relation entre la veuve – qui nie être l'auteure du crime – et le détective. Quand un deuxième meurtre survient dans l'entourage immédiat de Coveleski, ce dernier devient le principal suspect.

Conscient que, pour sauver sa peau, il doit débusquer au plus vite le ou les véritables meurtriers, Coveleski se bute cependant à un problème de taille : il n'a pas la moindre piste à suivre !

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

8,90 € TTC

Extrait de la publication

